

On s'entend à merveille entre misérables, et ce fut don José qui proposa à de Fabrège de se mettre dans son jeu.

Excellente soirée : quand Forestier sortit du petit hôtel de la rue de Courcelles, il avait gagné quatre-vingts louis et, peut-être mieux encore, un ami dans l'Espagnol.

En effet, on s'était séparé en se serrant la main et en se disant :

—A demain.

On se revit le lendemain, mais on ne resta que quelques instants chez Mme Caaway ; don José emmena son nouvel ami dans un autre tripot ; il en connaissait six ou huit dans Paris qu'il se proposait de faire visiter successivement à Louis de Fabrège.

Tout Français et même Parisien qu'il était, Forestier n'était pas, à beaucoup près, initié aux mystères de la grande ville comme l'Espagnol.

Les étrangers à Paris, quand ils sont bien guidés, bien dirigés, deviennent en peu de temps plus Parisiens que les véritables Parisiens.

Forestier avait bien grouillé autrefois dans certains bas fonds, mais don Antonio de Villina avait le talent et l'audace de se fourrer partout.

Il faut dire aussi que Forestier avait passé en prison ce qu'il aurait pu appeler ses plus belles années.

Possédant l'amitié d'un maître joueur, d'un grec d'Espagne de la plus belle eau, Forestier aurait pu naviguer en haute mer, mener l'existence si perbe qu'il avait toujours rêvée, celle d'un comte de Fabrège, s'il eut eu chaque soir un gain variant de vingt-cinq à cent louis. Mais ce n'était pas ainsi que l'entendait l'Espagnol : il voulait que son associé et élève pût vivre convenablement et faire assez bonne figure, mais pas au delà.

Aussi, après deux ou trois jours de chance, il s'arrangeait pour amener la déveine : il ne lui déplaisait pas que de Fabrège n'eût plus que quelques louis dans sa poche et même ne fût complètement mis à sec, sauf à lui avancer généreusement cinq ou dix louis, en attendant qu'il lui plût de le remettre à flot, mais pour faire de nouveau chavirer sa barque.

Pourquoi l'Espagnol agissait-il ainsi ? Evidemment il avait ses intentions secrètes.

Forestier, si fin et si rusé qu'il fût, ne voyait et ne soupçonnait rien. Il s'étonnait seulement de gagner si facilement, puis de perdre ensuite sans pouvoir conjurer la mauvaise chance. De sorte qu'il en était toujours à courir après la capricieuse fortune, qui lui souriait aujourd'hui pour lui tourner ironiquement le dos le lendemain.

Quand il se plaignait à don José de cette instabilité à laquelle il ne comprenait rien, celui-ci répondait avec son froid sourire :

—Voilà le jeu, mon cher, voilà le jeu ; il a ses caprices comme une jolie femme ; du reste, vous voyez moi-même, que l'on dit si heureux au jeu, j'ai mes heures de déveine.

La maison où Forestier préférait aller était celle de Mme Caaway ; il s'y trouvait mieux à son aise.

Don Antonio ne parlait jamais de ses affaires intimes à Forestier, et celui-ci n'avait garde de raconter les siennes au taciturne Espagnol.

Les gredins ont entre eux une confiance extrêmement limitée, au moins jusqu'au jour où ils ont besoin l'un de l'autre.

Cependant, si Louis de Fabrège avait ses soirées et même une partie de ses nuits bien occupées, le jour il était fort désœuvré et ne savait trop comment passer son temps. Il ne pouvait guère se promener sur les boulevards ou se montrer dans les lieux publics où il risquait d'être reconnu par quelque agent de la police de Sécurité, ce qui eût été terrible, car, —Mme Prudence ignorait cela,—il était à Paris en rupture de ban.

Il avait toujours eu le brûlant désir de savoir ce que contenaient les papiers volés par lui au Dr Villarceau, et qui étaient à présent entre les mains de la marchande à la toilette. Il savait que les papiers étaient enfermés dans le secrétaire de la brocanteuse, mais comment arriver à satisfaire sa curiosité ? Il réfléchit longuement à cela,—il en avait le temps,—et un jour il se dit :

—Je veux savoir ce qu'il y a dans ces papiers, je le saurai.

Il n'ignorait pas que Mme Prudence ne sortait presque jamais de son magasin dans la matinée ; c'était dans l'après-midi qu'elle s'absentait, quand une affaire l'appelait au dehors.

Eh bien, il profiterait du temps qu'elle emploierait à une course pour lui faire une visite, il pénétrerait dans le petit salon, ouvrirait le secrétaire, prendrait connaissance des fameux papiers, après quoi, tranquillement, il les remettrait à leur place.

Il y avait bien Elizabeth qui l'inquiétait ; mais il avait remarqué que depuis ses entretiens secrets avec Mme Prudence, la vieille demoiselle de boutique n'avait plus pour lui de mauvais regards, et même, lors de sa dernière visite, elle l'avait gratifié d'un sourire. Elle avait trouvé sans doute qu'il avait fort bonne mine étant bien vêtu. Enfin il s'arrangerait pour endormir la défiance d'Elizabeth, dût-il lui faire un doigt de cour.

—Ça réussit toujours, se dit-il en pensant à la jeune femme de chambre de Mme Delteil.

En face du magasin de Mme Prudence, il y avait un petit café. Forestier y établit son poste d'observation. Il était peu fréquenté ce café, de une heure à quatre heures de l'après-midi, et c'étaient ces heures-là qui convenaient à Forestier. Il pouvait donc choisir sa table près de la devanture et se placer de façon à avoir les yeux sur la porte du magasin de madame Prudence.

Il arrivait à une heure, se faisait servir une consommation, allumait un cigare et attendait avec la patience du chat qui guette une souris. Il se faisait servir une deuxième consommation, puis une troisième, fumait un autre cigare et s'en allait ayant à peu près la certitude que Mme Prudence ne sortirait pas.

Les patrons et le garçon du café s'étonnaient bien un peu de la longue station que cet inconnu faisait dans l'établissement ; mais il n'était ni gé-

nant, ni brayant, puisqu'il parlait à peine, et il donnait au garçon un fort pourboire. Peut-être pensaient-ils que ce nouveau client était un agent de police à la recherche de quelque malfaiteur.

Forestier eut quatre jours de pose. Mme Prudence ne sortait pas. Il enrageait.

Le cinquième jour, vers deux heures, il vit l'homme de peine de la brocanteuse arrêter un fiacre vide qui passait.

—Enfin, se dit-il, elle va sortir.

Il appela le garçon, paya sa dépense et donna le pourboire habituel.

—Monsieur s'en va déjà ? ne put s'empêcher de dire le garçon.

—Oui, j'ai un rendez-vous à deux heures et demie.

—Nous aurons le plaisir de voir monsieur demain ?

—Oui, si je ne suis pas obligé de quitter Paris ce soir.

Le garçon échangea un regard avec sa patronne.

Tous deux se disaient :

—Bien sûr, c'est un agent de police.

Forestier se tenait prêt à sortir.

La voiture était bien pour Mme Prudence, qui allait au chemin de fer Lyon faire une réclamation au sujet de marchandises qui lui étaient envoyées d'Italie et n'arrivaient pas.

Au moment de partir, elle dit à Elisabeth :

—Je n'attends personne aujourd'hui, s'il venait quelqu'un ayant à causer avec moi, vous diriez que je serai rentrée à quatre heures.

—Bien, madame. Il y a déjà quelque temps que vous n'avez pas eu la visite de l'homme au coffret ; il est bien possible qu'il vienne aujourd'hui.

—Vous lui diriez de revenir demain. Mais à quel propos me parlez-vous de lui ?

—C'est que je l'ai vu passer hier ; il est bien étonnant qu'il ne soit pas entré.

—C'est qu'il n'avait rien d'intéressant à me communiquer.

—Est-ce qu'il travaille pour madame ?

—Oui, et je crois qu'il ira bien.

—Il faut que madame Prudence compte beaucoup sur lui pour le recevoir si bien maintenant.

—C'est un homme précieux, Elisabeth.

La marchande à la toilette sortit.

Forestier la vit monter dans le fiacre, qui partit aussitôt.

Alors il s'élança hors du café, traversa la chaussée et entra dans le magasin d'objets d'art.

—Comment ! c'est vous, monsieur, fit Elisabeth ; Mme Prudence sort à l'instant, vous la manquez de deux minutes.

—Ah ! comme c'est contrariant... Mais elle ne va probablement pas tarder à rentrer.

—Pas avant deux heures ; elle va au chemin de fer de Lyon, et malgré qu'elle ait une voiture, il faut quand même du temps pour aller et revenir.

—C'est vrai, et j'ai quelque chose de très important à lui dire. Au fait, je vais lui écrire et, en même temps, j'écrirai deux autres lettres très pressées.

—Eh bien, monsieur, mettez-vous là, au bureau.

Forestier n'eut pas l'air d'avoir entendu, et tout tranquillement, se dirigea vers le fond du magasin.

Elisabeth ne crut pas devoir interdire l'entrée du petit salon à celui que sa maîtresse y recevait et appelait un instant auparavant "un homme précieux." Du reste, à ce moment, deux dames entrèrent dans la boutique pour marchander deux statuette en marbre.

On était aux derniers jours de novembre, et le froid se faisait déjà sentir. Il y avait dans le salon, qui était aussi le cabinet de travail de la brocanteuse, un bon feu de flammes, car, avant de partir, Mme Prudence avait eu la précaution de mettre deux bûches nouvelles sur celles qui étaient à demi consumées.

Sur la table se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire. Mais Forestier était là pour autre chose. Avant de fermer la porte, il plongea son regard dans la boutique et vit Elisabeth très occupée avec les deux clientes.

Il avait réussi ! Les papiers étaient là, dans un instant ils seraient dans ses mains, il les lirait !

Son regard s'éclaira de lueurs fauves et il eut un petit rire convulsif. Il tira de sa poche un instrument d'acier, long comme la main, sorte de pince-monseigneur, et d'une main hardie, qui savait se servir de l'outil il attaqua la serrure du secrétaire.

Au même instant, le fiacre de tout à l'heure s'arrêta devant la porte du magasin. Mme Prudence sauta sur le trottoir et entra en coup de vent dans la boutique, disant :

—Je ne sais pas vraiment où j'ai la tête depuis quelque temps, j'ai oublié la lettre de mon correspondant de Florence, et la facture qui y est jointe.

—Et il a fallu que madame revienne ?

—Certainement, puisque j'en ai besoin pour ma réclamation.

—Madame Prudence, l'homme est là.

—Quel homme ?

—Vous savez bien, votre nouvel employé ; il est en train d'écrire des lettres.

La marchande à la toilette devint affreusement pâle ; elle se précipita vers le salon dans lequel elle entra brusquement, comme une folle. Forestier avait négligé de s'enfermer.

Elle vit le secrétaire ouvert et le cambrioleur debout, tenant les papiers qu'il n'avait pas encore eu le temps de tirer de leur enveloppe.

—Voleur ! voleur ! cria-t-elle d'une voix rauque, étranglée.

Le misérable, qui ne s'attendait pas à être surpris, restait immobile, comme pétrifié, les yeux fixes, démesurément ouverts.